



Une grelinette est cachée dans ce paysage. Saurez-vous la retrouver ?

# Les germes du renouveau

## EXPOSITION

Les nouvelles pratiques en matière d'agriculture contribuent à remodeler le monde. Un musée de Bordeaux met à l'honneur les « paysans designers » qui s'y emploient. Original et stimulant.

≡ Jérôme Provençal

**Paysans designers, l'agriculture en mouvement.**  
Musée des arts décoratifs et du design de Bordeaux (33), jusqu'au 8 mai, madd-bordeaux.fr

Arrivée en 2013 à la tête du Musée des arts décoratifs de Bordeaux, Constance Rubini l'a transformé en Musée des arts décoratifs et du design (Madd), avec la volonté affirmée d'en faire l'un des lieux majeurs dévolus à la culture du design en France. Depuis, elle y développe un programme ambitieux, davantage inscrit dans le champ contemporain, qui tend à revaloriser les collections du musée et propose en parallèle des expositions temporaires (deux par an). Outre son bâtiment principal, l'hôtel de Lalande, un majestueux hôtel particulier datant du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Madd peut utiliser depuis 2016 un autre espace d'exposition, situé derrière et aménagé entre les murs d'une ancienne prison.

C'est dans ce second bâtiment, aux pierres grises chargées

d'histoire, que l'on peut voir actuellement « Paysans designers, l'agriculture en mouvement ». Résultant d'un long travail de recherche, cette exposition remarquable à l'intitulé un brin malicieux a été conçue par Constance Rubini avec l'aide d'Étienne Tornier (conservateur au Madd) et le soutien d'un comité scientifique composé notamment du designer François Bauchet, du paysan chercheur Félix Noblia (vice-président de l'association Fermes d'avenir) et du cinéaste Dominique Marchais. Originale et stimulante, tant sur le fond que dans la mise en forme, elle s'attache à présenter de nouvelles pratiques en matière d'agriculture, plus respectueuses du vivant et de la biodiversité, qui contribuent à modeler autrement le monde dans lequel nous vivons.

Juste après l'entrée, l'on aborde l'exposition par un couloir dont

les deux murs sont ornés de portraits photographiques en noir et blanc de personnalités tutélaires ayant œuvré par le passé en faveur de la nature et du vivant. Y figurent notamment l'agronome et homme politique français René Dumont, la biologiste américaine Rachel Louise Carson (auteure de *Printemps silencieux*, livre fondateur sur les pesticides), le philosophe autrichien Rudolf Steiner (précurseur de la biodynamie) ou encore la physicienne indienne Vandana Shiva (pionnière de l'écoféminisme).

Deux spacieuses cours intérieures se trouvent de chaque côté de ce couloir introductif. La première – dans le sens de la visite – met en exergue plusieurs paysans d'aujourd'hui adeptes de l'agroécologie. En France, au Brésil, en Autriche ou au Burkina Faso, ils creusent leur sillon hors des sentiers battus et expérimentent des

processus de production en phase avec tout l'écosystème. Citons par exemple Perrine et Charles Hervé-Gruyer, responsables de la ferme du Bec-Hellouin, dans l'Eure, créée en 2004 et devenue une référence dans le domaine de la permaculture.

Conjuguant savoirs anciens et technologies modernes, ces agriculteurs d'un nouveau genre se connectent les uns avec les autres – grâce en particulier à Internet – et se communiquent leurs expériences. On les découvre au travers de petits textes et de divers documents visuels parsemés dans la cour. Touches de verdure idoine, plusieurs jardinières s'intègrent à l'ensemble et font germer le vivant au cœur même de l'exposition.

La seconde cour se scinde en deux espaces distincts. L'un est consacré aux nouveaux outils emblématiques des pratiques

agroécologiques. Disposés dans un grand bac rempli de terre, quelques-uns de ces outils aux noms souvent savoureux (grelinette, campagnolle, presse-mottes, landau de plantation, tarière gouge...) apparaissent ici tandis que des outils plus classiques se dressent en arrière-plan, suspendus en séries sur des cloisons orange foncé.

L'autre espace accueille « Real Facts », une création collective élaborée – à l'invitation du Madd – par des élèves de l'École cantonale d'art de Lausanne (Ecal), prestigieuse structure de formation dans la sphère du design, sous la conduite des designers Erwan Bouroullec et Adrien Rovero. Elle consiste principalement en un ensemble de sculptures incongrues faites à partir de matériaux ou d'objets hétéroclites provenant du monde agricole ou de la vie quotidienne. Empreinte d'une douce dinguerie, cette vision très libre de la ferme d'aujourd'hui s'accompagne de documents textuels et visuels. Y jaillissent des éclats de réel, imparables, parmi lesquels celui-ci : « *On ne peut pas se permettre de prendre de vacances parce que la nature ne prend pas de pause.* »

Situées autour des deux cours, treize petites salles complètent le parcours, chacune étant consacrée à une thématique ou une approche spécifiques. Via en particulier de superbes photos aériennes de terres cultivées prises par Georg Gerster en 1972 pour le compte de la compagnie Swiss Air, la salle « Dessiner le paysage » montre bien à quel point l'agriculture peut façonner la nature.

Hérissée d'épis de blé, de seigle et d'épeautre, la salle « Les semences, héritage vivant » – sans doute la plus saisissante – souligne l'importance cruciale des semences, ces biens naturels devenus des produits marchands, dans le développement de nouvelles pratiques agricoles. Immersive, une autre salle nous plonge dans « Une journée en temps réel avec Félix Noblia », novateur agriculteur qui, équipé d'une caméra GoPro, donne à voir le travail au quotidien dans sa ferme Larrous, à Bergouey-Viellenave (Pyrénées-Atlantiques).

À la fois dense et aérée, distillant les informations avec mesure et déployant une scénographie inventive, l'exposition – enrichie par des propositions hors les murs, dont des visites de fermes et de vignobles – fertilise en beauté la pensée sur la question fondamentale des rapports entre l'être humain et le vivant. ●

**Christophe Kantcheff**

**A**près la Palme d'or décernée à Julia Ducournau pour *Titane*, Audrey Diwan a reçu le Lion d'or à Venise en septembre, où elle présentait *L'Événement*, une adaptation du livre éponyme d'Annie Ernaux. Deux éminentes distinctions pour le cinéma français. Mais c'est surtout le fait, rarissime jusqu'à maintenant, que des réalisatrices obtiennent des récompenses de ce niveau qui a été relevé. Les temps semblent changer, et c'est heureux. Qu'en est-il des œuvres elles-mêmes ? Si *L'Événement* ne s'apparente pas à un genre comme *Titane*, qui s'affirme dans le registre gore, les deux films ne sont pas si éloignés, et c'est peut-être aussi ce que révèle ces deux prix.

À l'instar de *Titane* pour Julia Ducournau, *L'Événement* est le deuxième long métrage d'Audrey Diwan, par ailleurs scénariste (elle a notamment contribué au scénario de l'horrible *BAC Nord*). Comme sa consœur, elle ne manque pas d'audace : il en fallait pour porter à l'écran le récit (1) d'Annie Ernaux, où celle-ci raconte l'avortement clandestin qu'elle a décidé de subir en 1963, à 23 ans, dont l'une des forces est justement de produire nombre d'images à

travers l'écriture épurée qu'on lui connaît. Il fallait du cran aussi à la cinéaste pour s'emparer d'un texte aussi magistral – la barre étant d'emblée placée haut.

Le cinéma n'a pas souvent abordé cette question de l'avortement à une époque où la loi l'interdit. Deux films, parmi les plus fameux, situent leur action dans une période historique d'oppression : *Une affaire de femmes* (1988), de Claude Chabrol (2), se déroule sous Pétain ; *4 mois, 3 semaines, 2 jours* (2007), du Roumain Cristian Mungiu, a pour cadre le régime de Ceausescu. Et leur personnage principal n'est pas une femme désireuse d'avorter.

Ce sont là deux grandes différences avec *L'Événement*. Anne (Anamaria Vartolomei), étudiante en lettres, attend en vain ses règles. Elle est enceinte d'un étudiant de bonne famille, dont la situation géographique – il est loin, à Bordeaux – symbolise l'attitude fuyante qui est la sienne. Anne doit se débrouiller seule. Pour elle, c'est une question de survie : si elle garde l'enfant, elle ne pourra continuer ses études. Surtout, il lui sera impossible de réaliser ce qu'elle veut plus que tout : écrire.

Les années 1960 en France n'ont rien à voir avec l'Occupation ou la Roumanie stalinienne.

Audrey Diwan s'est essayée à la reconstitution d'époque, avec une imagerie un peu convenue qui distrait du propos. Heureusement contrebalancée par des scènes sèches sur le pouvoir médical et son emprise absolue sur le corps des femmes.

La cinéaste filme serré – utilisant un format carré –, de plus en plus serré sur son héroïne, ce qui est une façon d'adapter visuellement l'écriture d'Annie Ernaux. Mais ce parti pris, avec caméra à l'épaule, en quête d'ultra-réalisme, de fusion avec le personnage, relève aujourd'hui d'un conformisme esthétique qui tend à uniformiser ce qui est représenté, et à le simplifier à outrance. C'est le principal point commun avec *Titane*, qui souffre lui aussi d'une trop grande littéralité, et non pas d'une prétendue radicalité. Les scènes de violence – la pose des sondes, la perte du fœtus –, dans un tel dispositif où tout converge vers elles, se doivent d'être à la hauteur de l'attente suscitée : horribles. Mais elles sont ici dénuées de la dimension existentielle qu'une phrase, chez Ernaux, suffit à suggérer : « *C'est une scène sans nom, la vie et la mort en même temps. Une scène de sacrifice.* » Chez Diwan, c'est seulement une scène d'effroi. ●

(1) Gallimard, 2000. *L'Événement* est un récit, non un roman comme il est dit çà et là.

(2) *Une affaire de femmes* est reparue cet automne sur une superbe version Blu-ray, dans un coffret Chabrol, avec *Madame Bovary* et *Betty*, chez Carlotta.

**L'Événement**, Audrey Diwan, 1 h 40.



WILD BUNCH DISTRIBUTION